

# TRAVAIL

## DE QUOI PARLONS-NOUS ?

C'est, fin août, au stage «Genèse de la coopérative», que ce papier m'a été demandé. J'ai réagi :

— Impossible. J'ai du travail. Pas le temps d'écrire. Et pas envie de discourir sur le travail.

— Chaque fois que nous disons «travail», on entend «exploitation»...

— Au lieu de discuter, dire ce que nous faisons... Le travail ici, c'est ça : ce que les copains ont apporté : les albums, enquêtes, monographies. Ces travaux libres d'enfants et d'adultes ne seront reconnus par personne.

— Reconnaître notre travail serait nous faire exister.

— Voilà qui dérangerait l'ordre et les modesties instituées.

— Tu vois : tu parles du travail. Continue.

— Oui, avec d'autres.

Ce qui suit n'est pas un écrit, à peine un texte. Bribes de conversation, mots entendus ou prononcés au stage, ébauches d'idées, lieux communs. Discours échevelé, hétérogène, incohérent et contradictoire qui, évidemment, laisse à désirer.

J'oubliais : le hasard m'a fait prendre en stop un jeune fraiseur. «Fatigué» de son travail, il s'était payé des vacances, parcourant seul des milliers de kilomètres et il racontait son stage d'alpinisme : «C'était dur mais c'était très bien. Ce n'est pas le

boulot qui fatigue — j'aime assez — c'est ce qu'il y a autour : l'usine, les contrôleurs. Ce sentiment d'être commandé, surveillé, d'avoir toujours un type sur le dos, de ne pas exister.» (1).

Moi, je parlais production coopérative (journaux et livres), «vrai travail» de FREINET et processus variés d'exploitation. Nous étions souvent d'accord.

### A FORCE D'ENTENDRE DIRE, NOUS SAVONS QUE :

- Travail (de tripalium : instrument de torture ?) désigne une activité pénible, à éviter.

- Le travail est une malédiction divine donc juste : «Tu gagneras ton pain à la sueur du front de ton voisin.» (Cf. la Genèse, revue et corrigée). Echappent à cette malédiction les gens «bien» : ceux qui ont des biens.

- Le travail libère. «Arbeit macht Frei», c'était écrit à Auschwitz.

- Au XIX<sup>e</sup> siècle, les enfants de cinq ans travaillaient dans les mines et les filatures (c'était mal) ou dans les champs, au grand air (c'était bien) (2). Au XX<sup>e</sup> siècle, les petites Iranienues, yeux d'enfant et doigts de fée, fabriquent de bien jolis tapis. Folklore et artisanat : c'est bien. On ne trouve guère d'enfants chez Renault.

- Les travailleurs sont très utiles. Espèce à

respecter. Reproduction et élevage à encourager. Les dessins de *L'Humanité* ne sont pas ceux de *Charlie Hebdo* : on préserve les travailleurs de l'immoralité et des mauvaises pensées. L'homme n'est-il pas «le capital le plus précieux» ? Un travailleur qui ne travaille pas n'est pas un travailleur. Chômeurs, grévistes, marginaux, retraités et autres nuisibles (à l'économie) peuvent être exterminés (3).

- Il est bien difficile de mépriser le travail sans mépriser les travailleurs : les caves vont au charbon, des misérables se vendent au capital, etc. L'Homme, l'Homme libre cher à nos humanistes, de quoi vit-il ? Et de qui ?

- L'exploiteur rêve de Travail Obligatoire Gratuit (T.O.G.). L'exploité rêve de Travail Libre Payé (T.L.P.) (4). De quoi rêve l'enseignant «normal» ?

- Le réaliste s'en tient à ce qu'il voit : travail est synonyme d'ennui. Et d'exploitation. Parfois d'esclavage. Sera dit utopiste qui rêve d'autre chose, hurluberlu qui prétend faire autre chose. Pourquoi continuer, répéter ce que tout le monde sait ? Quand un mot est usé, il se met à parler tout seul. Il couvre, recouvre, déforme et ridiculise tout discours personnel. Comment dissenter sur le travail sans ajouter à la confusion ? Eviter ces joutes verbales infinies dont nous sortons

(1) Cf. Jean OURY, «La fatigue», *Chronique de l'école-caserne* (C.E.C., p. 135).

(2) Cf. le rapport Villermé et le film *Padre Padrone*.

(3) Cf. Miller : *Les pousse au jouir du Maréchal Pétain* (Seuil) et Brecht : *La résistible ascension d'Arturo Ui* (et le discours du bon sens).

(4) Cf. Cavanna : *Les Russkoffs*, le S.T.O., Service du Travail Obligatoire...

## Travail et jeu

Fernand Oury

### I. Intérêt ou effort

Trois points de vue :

Charles-Louis-Philippe :

«On dit que le mauvais temps passe et qu'un enfant de douze ans, à cause de son imagination voyageuse, trouve le chemin du bonheur. Et l'on ne s'en inquiète pas dans le monde.

«O philosophes ! Qu'avez-vous fait des trois dernières années de mon enfance ! Vous leur avez construit un lycée que vous avez tapissé de vos principes : mon enfant, c'est pour ton bien ! Vous avez dit : tu sacrifies le bonheur de ton enfance, mais cela ressemble à ton père lorsqu'il place de l'argent qui lui revient un jour avec des intérêts. O philosophes ! L'avenir ne m'a rendu ni le capital ni les intérêts. Jamais il ne les a rendus à personne.»

Un inspecteur primaire, directeur d'école normale, 1939 :

«L'enseignement ennuyeux, dispensé à doses modérées, a des vertus immédiates et d'autres qui sont à échéance plus lointaine. Le simple effort pour réprimer un bâillement est déjà bienfaisant, et contribue à l'apprentissage de la maîtrise de soi. Fixer son attention sur un objet sans charme et même sans intérêt, comme une liste de chiffres, de dates ou de noms propres, se résoudre à accomplir de son mieux une besogne ingrate, se débarrasser des difficultés non en les ignorant ou en les escamotant, mais en les attaquant avec patience n'est-ce pas une salutaire discipline ? Et comme tout autre travail entrepris après cette petite cure d'ennui paraît plus excitant !»

Ce n'est pas en réprimant un bâillement que les Papanine ou les Byrd s'en vont volontairement vers les pôles ?

Freinet, 1939 :

«Nous le répétons : nous ne voulons pas de l'éducation amollissante et passive, qu'elle se présente sous l'aspect revêche de la vieille école ou avec le masque de l'effort «attrayant». Il nous faut des individus habitués à réfléchir, à juger et à agir dans le sens des obligations individuelles et sociales qu'exige le monde nouveau.

«Une éducation individualiste sombre vers la facilité et l'égoïsme si elle n'a pas, pour la redresser, la force oppressive qui oblige à «faire effort». Mais ce n'est là qu'une nécessité

née d'une grave erreur ; il ne saurait y avoir d'éducation individualiste puisque l'homme vit en société et que l'influence du milieu reste déterminante dans la formation des générations.

«Si nous remplaçons l'individu dans son milieu normal, si nous l'habitons à sentir et à comprendre la nécessité de ne pas suivre toujours les lignes de moindre résistance et d'égoïsme, alors prend naissance la moralité nouvelle : l'individu librement s'astreint à des tâches qui nécessitent plus que de l'effort, des sacrifices.»

### II. La pédagogie traditionnelle ne propose que des compromis qui ne sont pas des solutions

Les psychologues opposent habituellement les activités scolaires imposées montrant un aspect de l'enfant et les activités ludiques montrant un aspect parfois radicalement différent que l'on estime ordinairement plus réel.

Leurs observations précises portent surtout sur des écoliers adaptés (ou inadaptés ce qui ici revient au même) à l'école qu'ils ont eux-mêmes connue et plus ou moins consciemment leurs souvenirs de lycée influent sur leurs conclusions.

Les moralistes s'opposent indéfiniment : l'effort nécessaire aux acquisitions scolaires l'est aussi



rarement indemnes. Qu'irions-nous faire en ces galères ?

**PLUS QU'UN AUTRE PEUT-ÊTRE,** je suis bien placé pour savoir que :

- Les garçons-bouchers se lèvent tôt (1935).
- L'inactivité est une punition : on est «arrêté». J'ai connu la maison d'arrêt (1942).
- Les ateliers de tôlerie sont assourdissants. Surtout 60 heures par semaine. Le rendement du travail forcé est faible (mon record d'O.S. du Grand Reich : dix minutes de travail pour dix heures de présence en 1943) (5).
- Les métiers malsains et dangereux ne salissent pas que les mains... Le «Père Oury», ouvrier polisseur, a travaillé dans la poussière. De onze ans à soixante-dix ans (seules grandes vacances : 1914-1918). Puis il est mort, vite, d'un cancer à l'œsophage. Sans aggraver la déficience de la Sécurité Sociale.
- Le savoir-faire peut être respecté... par d'autres travailleurs : «Ces paysans, il n'ont que la blouse de sale !» dit un ouvrier.
- Ecrire m'ennuyait : mes dissertations, c'était toujours : «Trop court.» Mais écrire et être imprimé m'ont procuré des joies. Librement, avec d'autres et pour d'autres, j'ai écrit (péniblement) des milliers de pages. Car tel était mon bon plaisir. Le travail libre et coopératif n'est pas un privilège réservé aux petits campagnards.
- Fils de prince ou fille à papa, certains existent en venant au monde. Avec un

(5) Cf. *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle* (C.C.P.I.), p. 259 et pp. 61, 63.

nom. Les autres, vous et moi, n'existent que par leur production. Les humbles, c'est bien normal, ne signent pas leur ouvrage. «Fernand Oury» existe depuis 1967, depuis *Vers une pédagogie institutionnelle* (V.P.I.). (A qui a-t-on demandé d'écrire ce texte ? Pourquoi me lisez-vous ?)

- La production reconnue socialement, celle qui fait accéder à l'existence individuelle ou collective est la médiation nécessaire pour qu'un groupe naisse et survive : imaginez une classe FREINET sans journaux ni albums ni rien d'autre, un stage FREINET qui ne produirait que du verbiage.
- Enfin j'avoue : dans un internat, j'ai transformé ce qui existait : le T.O.G. (travail obligatoire gratuit) en T.L.P. (travail libre payé). Avec l'argent gagné en travaillant, les enfants achetaient des hameçons et pêchaient des grenouilles. Au grand scandale des bien-pensants. Et j'ai continué dans la classe. Au grand scandale des enseignants.

## CERTAINS D'ENTRE NOUS ONT LU...

... MARX...

Ils savent que seul le travail crée la valeur, que, libéral ou d'Etat, le capitalisme tend vers la concentration et l'accumulation du capital, que la plus-value n'est pas l'unique forme d'exploitation. Le hippie qui vend ses fromages de chèvre au marché est pris dans le système tout comme le paysan libre ou le salarié qui vend son heure de travail. Tout comme la coopérative qui fabrique et vend des imprimeries.

Ceci étant dit, le fait étant accepté (comme on accepte le fait d'école caserne), on peut parler de nos classes sans se prendre trop au sérieux : on a rarement vu une classe mourir de faim parce que le journal ne s'était pas vendu. Dans le système économique existent des vacuoles, des îlots qui peuvent devenir respirables. Même si notre micro économie coopérative est incompatible avec l'économie planétaire, elle a le mérite d'exister.

Ce que l'Ecole est censée assurer, ce pourquoi elle existe, ce pourquoi je suis payé, c'est la production de producteurs : des progrès scolaires, intellectuels et psychiques (6). Et le journal scolaire n'est, économiquement, qu'un sous-produit négligeable : une production qui produit des progrès parce que les élèves en sont, au maximum, maîtres.

Les problèmes économiques ne se posent vraiment que lorsque la production coopérative arrive sur le marché (collèges techniques, classes pratiques, S.E.S.).

La coopé fait des bénéfices, des adolescents touchent de l'argent, gèrent... Et des enseignants vertueux, d'eux-mêmes, se chargent de rétablir l'ordre... capitaliste.

Au risque d'émouvoir, nous dirons que le travail (nous ne parlons ni du S.T.O., ni du T.O.G., ni du Goulag), même dur, exploité, répétitif et anonyme garde une certaine valeur : tous les O.S. ne sont pas nécessairement des abrutis.

(6) Opinion personnelle : «La classe qui guérit n'a pas fini de faire scandale. De quoi nous mélon-nous ?» Cf. Miloud, *L'Éducateur* n° 7, janvier 1980 et certaines réactions : «De quel droit guérissez-vous ?»

à la formation morale de l'homme, mais la joie, l'intérêt, le jeu sont nécessaires à la vitalité de l'enfant.

*«On se souvient, en effet, que par réaction à la triste école ennuyeuse, l'éducation nouvelle a prêché d'abord l'école attrayante. A cet enfant si totalement vidé de réactions profondes par les pratiques traditionnelles, on a offert d'abord le puissant intérêt du jeu.»*

*«Puis on s'est déclaré triomphalement contre une éducation nouvelle «attrayante» uniquement basée sur le jeu.»*

*«Nous réprouvons nous aussi ces techniques — elles ont été une étape — qui consistent à «attirer» l'attention de l'enfant par des procédés qui tiennent du charlatanisme. Inutile de dire alors que nous sommes d'accord avec les critiques qui voient dans l'enseignement «attrayant» une des plaies de notre époque, la dévirilisation des enfants, leur impuissance devant les événements qui réclament décision et héroïsme.»*

*«Nous sommes à l'aise pour cette réprobation parce que nous pouvons affirmer que le jeu n'est pas du tout l'instinct le plus puissant et le plus profondément dynamique chez l'enfant. Du moins le jeu tel qu'on le comprend communément.»* (C. Freinet.)

En France, on laisse aux maîtres le soin d'harmoniser les nécessités contradictoires et de résoudre pratiquement le problème dans le cadre des horaires qui partagent la vie de l'enfant entre le travail et le jeu.

Cette opposition entre l'écolier et l'enfant, indiscutable dans le cadre de la pédagogie traditionnelle, s'estompe dans les classes modernes et il est souvent difficile de distinguer entre le travail enthousiaste motivé et le jeu.

Entre le travail imposé par autrui et le jeu il y a la place pour l'œuvre véritable.

Freinet, instituteur a donc été amené à définir ces notions à partir de ses observations et de ses souvenirs de paysan méditerranéen. Ses conclusions sont peut-être contingentes et discutables (les mots travail et jeu recouvrent et évoquent des concepts trop différents selon les auteurs pour qu'il soit possible de s'entendre). Les conceptions de Freinet sur le jeu-travail ont des applications pratiques, aussi croyons-nous nécessaire d'en donner un aperçu.

## III. Travail ou jeu

### 1. Le travail corvée

*«Je m'étonne toujours que la Bible donne comme divine cette parole impie : «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front», jetant ainsi une malédiction sur une fonction qui dans une communauté bien comprise peut et doit être une bénédiction donnant un sens social à l'effort.»* (C. Freinet.)

Mais les citadins condamnés au «travail en miettes» obligatoire, les travailleurs devenus

«facteur humain de la productivité» ont eux, du mal à comprendre les conceptions de Freinet.

Si le travail n'est qu'une peine, s'il ne nous est pas substantiel, il est normal qu'on en vienne à le fuir ou, dans la mesure où l'on y est contraint, à l'accepter passivement comme un mal nécessaire : ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Il faut des moralistes bien adroits pour exalter la valeur éducative de ce genre de travail et surtout convaincre les futurs bénéficiaires.

L'éducateur qui tient pour définitifs les modes de production liés à un certain degré de la technique et qui acceptent de fabriquer en série des travailleurs déshumanisés adaptés à ces modes de production, doit renoncer à son titre d'éducateur. Actuel et réel ne sont pas synonymes. Il y a trente ans le machinisme utilisait davantage de manœuvres spécialisés que de techniciens créateurs. Il est possible que les conceptions de FREINET ne paraissent pas éternellement «utopiques ou retardataires».

### 2. Le travail fonctionnel

*«Avez-vous entendu des tourneurs qualifiés parler de «leur» travail ? Des mécaniciens parler avec orgueil de «leur» machine, des organisateurs de «leur» entreprise ou simplement des instituteurs parler de «leur» classe ?...»*

*«J'allais en hiver, les jours de congé, avec mon père, redresser des murs. C'est un travail pénible : le sol est humide et colle aux souliers,*



## ... ET QUELQUES AUTRES

MARX connaissait mieux la fabrique que l'automation ou l'usine atomique. TAYLOR, ses idées simplistes (1912), leurs conséquences (travail en miettes, détérioration du matériel humain) ont été critiqués, remis en question pour de simples raisons d'efficacité. Le phénomène bureaucratique a été analysé, la cybernétique, utilisée (7).

Apparaissent d'autres types d'organisation, plus rentable : de petites équipes relativement libres et responsables (OLIVETTI, VOLVO). Est-ce parce que l'école demeure immuable que des enseignants, dès qu'on parle travail réel, sont incapables d'imaginer autre chose que des formes d'exploitation périmées ?

### FREUD, DOLTO ET Cie

#### La première production...

En échange de nourriture et de caresses, un nourrisson donne son sourire, ses mimiques et son babil : du vent.

Plus tard, la première production naturelle, résultat d'un travail interne, intestinal, production personnelle qui lui semble faire partie de lui et dont le bébé accepte de se séparer pour donner à l'autre, c'est de la... matière : «*Il a fait ! Oh le beau caca !*» Bien plus tard, autour d'une œuvre réussie, on pourra entendre : «*C'est chéri ! — Mais je me suis fait chier, etc.*» ou bien : «*Ton truc, c'est de la merde.*» Est-il nécessaire de rappeler que le stade anal est celui de la motricité, de la maîtrise musculaire

(7) Cf. Fayol, Friedman, Crozier, Mac Gregor, Tournier, etc et Ardoine : *Education et politique* (Gauthier Vilars), p. 102.

(«*ça va ? ça marche ?*»), celui de la main qui fait... Savoir aussi que l'équivalence symbolique feces = cadeau = argent est mise en évidence par FREUD dès 1917.

#### ... son accueil...

Soucieuse de propreté (ou de beaux cahiers), la mère (ou l'instituteur perfectionniste) peut d'un coup dévaloriser le cadeau et annihiler le donateur. «*Mon travail ne vaut rien. C'est de la merde. Et moi, je suis quoi ?*» Trouver une autre monnaie d'échange ?

Mais la (ou le) même peut aider à mettre en forme, faire plus beau, «magnifier». L'autre monnaie existe : c'est la propreté. On produit ensemble, on triomphe ensemble. L'expérience réussie se renouvelle.

Ceux qui pratiquent le texte libre, la mise au point coopérative et la «pédagogie de la réussite» n'ont pas besoin de long discours pour «piger» l'éducation du travail.

#### ... et la suite

Qu'on refuse le travail et le cadeau du «vaut rien» ou qu'on admire béatement l'œuvre de l'Enfant Roi, on laisse le gosse dans sa... production.

L'autre monnaie d'échange, où irait-il la chercher sinon dans son passé ? Il retourne à l'agitation (sans objet), au verbiage, au babil infini : au stade oral. Et il devient emmerdant (prononcez : instable psycho-moteur) : «*Touche pas ci. Fais pas ça. Mal fait. Méfait. C'est bien fait pour toi.*» Pour occuper le chérubin, on lui donne de beaux jouets... à détruire (il n'aime pas construire).

Lui (ou elle) qui ne demandait qu'à toucher, manipuler, mettre la main à la pâte, produire et travailler comme maman et

papa, il s'assagit et désinvestit le faire : au cours préparatoire combien de «zépanous» urbains se dessinent sans mains ! Ils entrent à l'école, à l'école digestive (8) pour ingurgiter et régurgiter des «contenus». Comment passeraient-ils de l'action à la pensée ? Et de la pensée à l'action ?

Ainsi se fabriquaient en série les «pourrissons» (J. OURY) les vauriens, les «intellichants» (M. EXERTIER), les paumés (main réduite à la paume), les fait-néant et autres décontractés à vie. «*A bas le travail et que, surtout, rien ne bouge !*»

Certains vont plus loin. la régression à l'état foetal est à la mode. On «pense», on médite, on s'immobilise. Inhibition généralisée ? Mais non ! Maternés, ni exploités ni exploitables, purs de toute souillure par le travail et par l'argent, réduits à l'impotence, des jeunes atteignent, nous assure-t-on, les sommets de la sagesse éternelle. Requiescat in pace (9).

### FREINET AUSSI

Freinet parle de ce qu'il a connu au début du siècle. A Gars, minuscule village, isolé de la civilisation urbaine, industrielle et mercantile ; oasis dans le plateau provençal presque désert.

A juste titre, il s'attaque au scientisme et à l'idéalisme des penseurs de la Belle

(8) Cf. Dolto : préface de *Vers une pédagogie institutionnelle* (V.P.I.) ; préface de *Premier rendez-vous avec le psychanalyste* (Mannoni) et surtout *S.O.S. psychanalyste* (Fleury). Cf. C.C.P.I., pp. 121, 123.

(9) Cf. Christiane Arnothy : *Chiche*. Le phénomène ne se limite pas aux jeunes. L'irrationnel envahit les sociétés industrielles. Cf. «Le crépuscule de la raison» (*Monde diplomatique*, juin 1980).

les pierres sont glacées et l'on a d'ailleurs quelque appréhension à les remuer à cause des scorpions qu'elles cachent. Mais aussi on voit monter méthodiquement son ouvrage ; on se réjouit d'avance des services qu'il rendra... Les passants s'exclameront : «*Tiens, le joli mur !*»

«*Et on va, on construit. Les heures passent et le travail n'est interrompu que par la halte du dîner. On s'asseyait alors au pied du mur. On allumait un petit feu parfumé sur lequel on faisait griller un boudin. Puis on se remettait à la besogne.*»

«*Ah ! si mon père s'était, comme le font tant de parents, réservé le beau rôle, s'obstinant à monter tout seul le mur, et m'utilisant comme manœuvre : «Donne-moi cette pierre !... Va chercher la bêche !... Où donc s'est caché le marteau ?...» j'aurais été vite fatigué, et regrettant la partie de boutons manquée je me serais contenté de chercher les escargots entre les pierres. Le travail ne me donnant pas satisfaction, le jeu se serait imposé.*»

«*Après de telles journées, je vous l'ai dit, je n'éprouvais aucun besoin de jouer. J'étais satisfait et las. Le jeu ne se présentait plus comme un délassement, car si mes muscles étaient fatigués, mon esprit baignait dans une calme plénitude.*»

«*Nous apercevons ici les normes de l'activité enfantine : but poursuivi nettement visible, avancement facilement mesurable, autonomie relative dans la réalisation, compte tenu des exigences adultes, satisfaction de soi et appro-*

bation de ceux qui nous entourent.» (C. Freinet.)

Ce «travail» se rapproche du jeu, certains citadins, pour se délasser ne se fatiguent-ils pas à jardiner ou à aménager des maisons de campagne ?

Aussi FREINET appelle-t-il «travail-jeu» cette activité, proche des intérêts, des besoins et des rythmes humains. Le petit paysan trouve aussi parfois des travaux à sa mesure, la vie urbaine n'offre pas d'activités semblables aux enfants qui n'ont ni jardin à arroser, ni murs à construire. Un des buts de l'école devrait être de suppléer à cette carence car il n'est pas besoin de démontrer la valeur éducative de ces travaux-jeux.

## IV. Le jeu-travail

S'il ne peut se livrer à un travail-jeu, l'enfant joue ; s'il en a la possibilité, ses jeux seront un démarquage de l'activité adulte : Joseph soigne ses chenilles avec autant de sérieux que son père ses vaches. La poupée, la dinette, la petite guerre, etc. ont peut-être une fonction d'apprentissage. Ils jouent un rôle psychologique important (catharsis, identifications, etc.) et permettent de compenser les insuffisances du milieu matériel ou social.

FREINET appelle «jeu-travail» ces jeux qui reproduisent plus ou moins symboliquement les activités adultes socialisées et dont la valeur éducative est là aussi évidente.

La plupart des jeux traditionnels qui semblent aussi immuables que les tendances des enfants, beaucoup de jeux sportifs modernes pourraient être classés dans cette catégorie.

Le scoutisme qui propose essentiellement des jeux-travaux organisés apporte aux enfants des villes une possibilité de compenser les tares d'un milieu urbain et d'une éducation qui ont oublié que l'enfant avait besoin d'activité. Il constitue un correctif nécessaire mais dans les campagnes ou dans les pays où les enfants participent à des travaux-jeux socialement utiles, les activités scouts apparaissent comme d'ingénieux enfantillages.

## V. Les jeux de détente compensatrice

Plus l'activité normale de l'enfant est contrariée, plus l'enfant (ou l'adulte) éprouve le besoin de compenser cette atteinte à sa vitalité — par des jeux de qualité secondaire.

Jeux de détente physiologique d'abord, il suffit d'observer les gestes violents, les cris, les disputes des écoliers qui sortent de la classe comme les poules s'échappent affolées d'un poulailler trop étroit pour juger de la qualité du travail qu'on a exigé d'eux.

Les jeux sportifs apparaissent à cet égard comme des jeux de détente permettant aux sédentaires de rétablir leur équilibre.

Jeux de détente psychique ensuite, l'individu qui a été placé en position d'infériorité a besoin



Epoque, au rationalisme étreint qui sévit dans l'Ecole de Jules Ferry.

Il était heureux, enfant, de monter des murs de pierres sèches avec son père et de ramasser des escargots. Pour qui travaillaient-ils ? Où était l'exploitation ? Quand il parle de vrai travail, d'éducation du travail, il sait ce qu'il dit (10). Ses idées demeurent d'actualité : combien de vacanciers (j'en suis), tels Madame de Sévigné, ont tendance à associer «bonne nature», agriculture et farniente ?

Mais ces idées ne peuvent être dissociées de leur contexte d'origine. Toute transposition hâtive, toute généralisation abusive risquent de faire problème. Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, en 1980, l'environnement, le milieu de vie habituel est devenu mécanisé, industriel et urbain. Où et comment les petits Français pourraient-ils faire l'expérience du vrai travail ? Est-il devenu impossible d'utiliser l'apport de Freinet ?

Comme Gars, la classe coopérative n'est-elle pas un oasis, un milieu ouvert mais protégé où le vrai travail est souvent possible ? Un journal par exemple, avec une imprimerie... Un journal échangé et vendu. Même en ville.

La transposition est possible puisqu'elle est faite.

## MAIS BEAUCOUP NE SAVENT PAS DE QUOI NOUS PARLONS

Que faire sans les parents ? Sans accord hiérarchique (autorisations de sorties,

(10) Cf. les livres de C. Freinet, notamment *L'Education du travail* (Delachaux) et *Naissance d'une pédagogie populaire* (Maspéro).

matériel, etc.) ? Nous essayons d'expliquer ce que nous faisons.

«Ne rien dire que nous n'ayons fait.» Limiter notre propos à notre compétence. Ne parler que de notre travail quotidien. Parfois, incorrigibles missionnaires, nous essayons de convaincre !

Classe coopérative, techniques Freinet, liberté, organisation, responsabilité, conseil, institutions, travail libre... les mots qui, pour nous, correspondent à des réalités n'éveillent que des fantasmagories.

Ce n'est peut-être pas un hasard. Soigneusement ignorées de la pédagogie, nos classes, socialement, n'existent pas plus que nous. Il nous suffit d'ouvrir la bouche pour être classés, étiquetés, stérilisés, épinglés tels des papillons : la «science» aime l'ordre et les catégories (11).

Anarchiste, libertaire pour les uns, je suis conservateur ou stalinien pour d'autres. «Directif» lors des ateliers, je suis «non-directif» au choix de textes. Je parle d'expression libre et de «discipline de navire», de FERRIERE et de MAKARENKO, de vrai travail et de rigolades. Sous quelle rubrique nous classer ? Nous ne figurons pas au catalogue. Peu pressés d'entrer dans les grilles, dans les casiers et être absorbés dans le système, nous sommes «autres» et, bien

(11) «Ce qui n'entre pas dans les tiroirs encombre, inquiète, détruit l'ordre et doit être défini, stérilisé, classé. Surtout ce qui touche à la structure...» Cf. Jean Oury : «L'angoisse et l'école», *Cahiers pédagogiques* 1976. «(Freinet et quelques hurluberlus) ça chatouille un peu l'ensemble institutionnel. Or, lorsqu'il y a une menace d'effondrement d'un tel équilibre obsessionnel, qu'est-ce que ça fait apparaître dans les fissures ? L'angoisse.»

sûr, pas comme il faudrait. Nous entrons rarement dans le désir de l'autre. Sommes-nous voués à l'isolement ?

FREINET disait (l'entrée de l'Ecole était alors «interdite à toute personne étrangère au service») : «Ouvrir nos classes.» Mais à qui ? Aux censeurs, aux personnes de bon sens, aux ayatollahs d'occasion et autres «nageurs d'eau bouillie» aussi incapables de faire que prompts à dire ce qu'il faudrait faire ? Parfois quelqu'un, laissant son «savoir» au portemanteau accepte de venir voir. Et ne voit rien car ce jour-là, par hasard, il ne se passe rien de visible.

C'est seulement quand on a accepté d'entrer dans la classe, de travailler coopérativement hors hiérarchie qu'on peut commencer à parler utilement (12). Il est rare alors qu'on disserte longuement sur le Travail, la Liberté ou la Révolution Mondiale. Arrêtons là nous aussi. Je disais en 1959 : «Faites des monographies.» «C'est le seul langage possible» m'a dit LACAN en 1972.

Nous continuons : à sept ans, Marc se croit fille : pourquoi ? Que faire et comment ? Chez J..., comme une mayonnaise ratée, le conseil tourne à la catastrophe. Pourquoi ? Que faire et comment ?

Excusez-moi, j'ai du travail, du vrai travail. Mais tel est mon bon plaisir.

Fernand OURY  
septembre 1980

(12) Cf. A. Vasquez : «Entrer dans la classe» in *L'Education Nationale*, 25-1-68.

d'affirmer souvent agressivement sa puissance menacée d'où ces jeux de destruction plus ou moins pervers qui font appeler a-sociaux les enfants placés dans des conditions sociologiques anormales (groupes d'immeubles, écoles géantes, etc.).

Une éducation individualiste qui ignore les besoins sociaux des enfants favorise parfois la naissance de bandes de jeunes dites «a-sociales».

Les jeux à gagner, qu'ils soient basés sur la chance, l'adresse ou la ruse sont aussi souvent considérés par FREINET comme des jeux de détente psychique : ils permettent des réussites. Ils sont innombrables : billes, palets, dés, cartes, boules, dames, échecs, etc. Certains peuvent être considérés aussi comme des jeux-travaux symbolisés.

Sous un certain angle, l'art peut être considéré comme un jeu de détente compensatrice de qualité supérieure.

## VI. Distraction - évasion le jeu haschich

A un certain degré d'inhumanité, quand l'individu privé de travail fonctionnel n'arrive plus à retrouver son équilibre grâce aux jeux compensateurs, quand désaxé il ne trouve plus sa place dans le monde, il ne lui reste qu'une ressource : s'évader d'une réalité qui ne lui permet plus de vivre et chercher ailleurs sans danger pour l'ordre établi.

Il regarde, écoute, lit, chante, fait n'importe quoi pour passer le temps et oublier.

Les jeux peuvent alors être utilisés comme «tranquillisants».

Mais le livre, le cinéma, la radio, la chanson, la danse, le sport, l'alcool, le tabac, et... le travail peuvent jouer le même rôle.

FREINET met alors en garde les instituteurs contre l'utilisation trop commode de ces procédés qu'il estime dangereux.

«La ration de haschich, c'est le plaisir des enfants et la tranquillité des parents.»

C'est aussi la tranquillité des éducateurs.

## VII. Travail et jeu

FREINET pense que l'enfant comme l'adulte ne joue que lorsqu'il n'a rien de mieux à faire. Avec Makarenko, il estime que le vrai travail est plus éducatif que le jeu. On ne peut penser cela qu'après avoir constaté que les enfants aiment autant et parfois plus le travail motivé que le jeu.

FREINET propose deux expériences :

«1. Mettez entre les mains de vos enfants un de ces jeux apparemment passionnants que le commerce a imposé aux familles. Puis, à côté des enfants, jouant, commencez à menuiser, à scier, à clouer...»

«2. Réunissez dans votre classe tous ces jeux pédagogiques inventés et diffusés au temps de l'«école attrayante». Et puis apportez nos

techniques, offrez aux enfants des activités profondes, socialement motivées, répondant à leurs besoins essentiels — vous constaterez une désaffection du jeu inutile au profit de notre travail-jeu à l'intérêt permanent.

«Quand nous constatons que les enfants sont capables d'efforts extraordinaires, qu'ils aiment créer, agir véritablement, qu'ils aiment se surpasser, nous ne voyons plus la nécessité de lutter contre une telle tendance.»

Cependant il est exact que l'enfant aime jouer, que le jeu est nécessaire à l'édification de sa personnalité. Ce n'est pas sans raison que les psychologues attachent une grande importance au jeu et l'utilisent en thérapie.

C'est la survivance des systèmes périmés qui entraîne certains à croire que le jeu est le domaine de l'enfant comme le travail est le domaine de l'adulte. Enfant ou adulte, l'homme travaille ou joue, quand il a la possibilité d'un choix. Il ne ressent impérativement le besoin d'évasion dans le jeu... la rêverie ou le «haschich» que lorsqu'il est dans l'obligation de travailler.

Dans nos classes, milieux éducatifs riches, l'enfant non contraint trouve assez de possibilités pour être attiré plus par ce que nous appelons travail que par le jeu. Dans une vie il y a place pour les deux : l'homme qu'il soit adulte ou enfant aime jouer et travailler.

Article publié dans  
«Education et Techniques»  
(avril 1962)